

Jonathan Coe : quelques interviews

Né en 1961, étudie à Birmingham puis Cambridge avant d'enseigner à l'Université de Warwick. Il s'intéresse à la fois à la musique et à la littérature, car il fait partie du groupe de musique *The Peer Group*, puis des *Wanda and the Willy Warmers*, un orchestre de cabaret féministe pour lequel il écrit des chansons et joue du piano.

Il doit sa notoriété à son troisième roman **Testament à l'anglaise** qui a obtenu le [prix du meilleur livre étranger](#) 1996. Il a également reçu le prix Médicis étranger en 1998 pour **La Maison du sommeil**.

Il a été membre du jury de la Mostra de Venise en 1999.

Ses romans traduits et publiés en France :

La Femme de hasard (The Accidental Woman) (1987 en Angleterre)

Une touche d'amour (A Touch of Love) (1989)

Les Nains de la mort (The Dwarves of Death) (1990)

Testament à l'anglaise (What a Carve Up !) (1994)

La Maison du sommeil (The House of Sleep) (1997)

Bienvenue au club (The Rotters' Club) (2001)

Le Cercle fermé (The Closed Circle) (2004)

La Pluie avant qu'elle tombe (The Rain Before It Falls) (2007)

La Vie très privée de Mr Sim (The Terrible Privacy of Maxwell Sim) (2010) adapté au cinéma sous le même titre français, film français réalisé par Michel Leclerc (2015).

Expo 58 (2013)

Des nouvelles et récits :

Désaccords imparfaits

Une touche d'amour

Un essai :

Notes marginales : bénéfiques du doute (Marginal Notes, Doubtful Statements) (2013)

Jonathan Coe a également écrit trois biographies :

Humphrey Bogart, la vie comme elle va (1991)

James Stewart, une biographie de l'Amérique (1994)

B.S. Johnson, histoire d'un éléphant fougueux (2004)

Un roman pour la jeunesse :

Le miroir brisé (The Broken Mirror) (2012)

Le site de l'auteur : <http://www.jonathancoewriter.com/>

Il explique comme est né le roman *La Pluie, avant qu'elle tombe* :

<http://www.jonathancoewriter.com/books/rainBeforeItfalls.html>

Il présente *Testament à l'anglaise* : <http://www.jonathancoewriter.com/books/whatAcarveUp.html>

Pour l'entendre : émission La Grande Table, **France culture**, 12/02/2014 :

<http://www.franceculture.fr/personne-jonathan-coe.html>

Voici la liste des **interviews** qui suivent :

- Salon Lire en Poche de Gradignan, 01/10/2011, entretien avec Jean-Luc Furette
- Jonathan Coe : "L'honnêteté, je l'atteins en échafaudant des mensonges", *Télérama*, 10/01/2009, entretien avec Nathalie Crom
- Jonathan Coe : "Faire drôle est une sacrée paire de manches", *Le Monde*, 27/01/2011, entretien avec Florence Noiville
- Jonathan Coe : "Londres est en proie à l'obsession du nouveau", *L'Express*, 07/04/2011, entretien avec Jean-Michel Demetz
- "Sur une île déserte, Jonathan Coe emporterait...", Julien Bisson, *Lire*, 06/05/2011
- "La guitare de Jonathan Coe", par Marie Godfrain, *M Le magazine du Monde*, 14/11/2015

Jean-Luc Furette — Avant de devenir écrivain à temps plein, quel était votre parcours ?

Jonathan Coe — Bonjour à tous ! Je suis très honoré d'être parmi vous, dans cette belle région et avec ce temps magnifique, très intéressé par tout ce qui se passe ici ! Quant à mon CV, à ce que j'ai fait avant d'être écrivain : quand j'y pense, j'ai toujours été écrivain et j'ai toujours voulu être écrivain à plein temps. Et on peut, si on veut, trouver le début de ma vocation, j'ai le souvenir d'avoir écrit à huit ans ma première histoire qui, en fait, n'était pas vraiment une histoire mais j'en étais très fier ; c'était un premier roman, ça faisait environ 150 pages que j'avais écrites dans mon cahier d'écolier et divisées en chapitres. Quand je l'ai terminé, j'étais extrêmement fier et j'ai dit : « Ça y est, j'ai écrit un livre » et donc peut être que c'est là qu'on peut dater le début de ma vocation d'écrivain mais je n'ai pas de souvenirs de ne pas avoir voulu être écrivain à temps plein.

Je viens d'avoir cinquante ans il y a un mois et avec le temps qui passe, je trouve que la nature humaine est vraiment très mystérieuse et la raison pour laquelle j'écris est aussi mystérieuse. Quand j'essaye de penser à mon métier, je pense à ma vie qui est de raconter des histoires, de raconter des mensonges pour le plaisir de mes lecteurs. Quand j'essaye de me demander pourquoi, quelle est ma motivation, je me dis que peut être au fond ce serait l'ennui parce que je m'ennuyais quand j'étais enfant, quand j'étais jeune. Je viens de la banlieue de Birmingham, banlieue assez morose et peut être que, si à l'époque je n'avais pas eu cette vie qui était beaucoup plus simple que maintenant, — on n'avait pas internet, pas Facebook, à l'époque je passais mon temps seul dans ma chambre à imaginer des histoires —, dans les années 70, si je n'avais pas eu cette vie, je ne serais peut être pas devenu écrivain. Et peut être qu'au fond, il y a toute une génération d'écrivains en ce moment, à cause des réseaux sociaux, à cause de Facebook, est en train de disparaître.

J.-L. F. — Comment travaillez-vous aujourd'hui ?

J.C. — J'ai différentes façons d'aborder l'écriture, tout dépend du moment où j'en suis dans le roman. Le problème est que je découvre qu'en vieillissant c'est de plus en plus difficile. J'ai surtout peur de me répéter. Une fois que j'ai mis toute mon énergie dans un roman, il me faut du temps pour retrouver cette énergie et aborder quelque chose de nouveau.

Ça fait deux ans que je réfléchis à un projet de roman, j'y réfléchis jour et nuit. Ce qui est important pour moi c'est surtout de ne pas me dépêcher, il faut vraiment attendre que l'idée arrive à maturation. En fait, c'est un processus de travail, un processus invisible. Lorsque mes amis m'encouragent, ma famille me voit assis dans mon fauteuil, aller prendre l'air, ils n'ont pas vraiment l'impression que c'est du travail et pourtant c'est une part absolument essentielle de mon travail d'écrivain.

Ensuite, l'étape suivante c'est l'étape de panique où je me dis : « Oh la la ! Ça fait deux ans que je n'ai pas écrit un mot, il faut absolument que je m'y mette, sinon ça ne viendra plus, je ne pourrai plus jamais écrire ». Alors même si le livre n'est pas prêt, même si le roman, l'idée n'est pas prête, je me lance. Et c'est ce que je vais faire dans les prochaines semaines.

Ensuite, l'étape suivante qui dure plusieurs mois, c'est lorsque je cherche la voie du roman et donc je me force à écrire. J'avance assez lentement et c'est un travail assez ingrat parce que chaque phrase que j'écris, chaque situation que je mets sur la page me paraît fautive, laide. Donc je me force à écrire même si je me dis que l'intrigue n'est pas encore totalement développée dans ma tête, que je n'ai pas encore tous les détails. Donc j'écris très lentement, environ une demi-page par jour et en me disant à chaque fois que ce n'est pas bon. J'avance en me disant tous les jours qu'il faut que je me force.

Un jour j'arrive à cette phase où avec un peu de chance — bon je touche du bois —, l'idée vient, l'illumination est là. À partir de ce moment-là, l'écriture devient vraiment agréable. Ce n'est pas vraiment que le livre s'écrit tout seul, ce n'est pas vraiment ça, mais ça coule, l'écriture vient. Et à ce moment, je change de méthode de travail, je deviens quelqu'un de très organisé. Je me rends tous les jours avec des horaires fixes, à l'appartement qui appartient à ma belle-sœur. J'y vais tous les jours, je m'occupe de cet appartement, j'arrose les plantes, etc. En fait, c'est un travail de bureau, de 9h30 à 17h et là j'écris beaucoup plus, de quatre à cinq pages par jour. Ce n'est pas que ça devienne vraiment agréable et facile mais au moins le livre devient plus réel.

Et pour finir, quand j'arrive environ à la moitié du roman, les choses s'accélèrent, j'ai l'impression d'arriver au sommet de la côte et ensuite quand on a dépassé le sommet, c'est la descente et c'est un peu en roue libre. C'est un moment extrêmement grisant pour moi, j'écris la deuxième moitié de ce roman, je l'aborde avec beaucoup plus de légèreté, j'écris beaucoup plus vite. Les deuxièmes moitiés de mes romans ont été écrites de façon beaucoup plus rapide. J'ai un rythme beaucoup plus soutenu, je travaille de dix à douze heures par jour et il me faut environ deux mois et demi à partir de là pour finir la

deuxième moitié de ces romans. Et donc, pour résumer, la première moitié de mon roman, il me faut environ deux ans et demi pour y parvenir entre le moment où je commence à penser, à réfléchir et à écrire et pour la deuxième moitié, c'est environ deux mois.

J.-L. F. — Vous avez beaucoup observé les citoyens britanniques, vous vous êtes interrogé sur l'identité britannique, le contexte social, économique et politique. Quand vous racontez vos histoires, avez-vous des intentions, des objectifs politiques ?

J.C. — Sans doute mon texte le plus politique — j'ai simplement changé d'avis en vingt ans pour des questions politiques —, disons le plus engagé politiquement, c'est un roman qui est sorti en France en 1995 sous le titre de *Testament à l'anglaise, What a Carve Up !* en anglais, sorti en 1994. C'est un livre que j'avais commencé à écrire en 1990, et en fait, c'était une époque, une année très importante qui marquait la fin des gouvernements de Margaret Thatcher qui avait été Premier ministre pendant onze ans, et ça avait été pendant ces onze années une période de changements extrêmement radicaux, voire brutaux, qui avaient affecté toute la société britannique, et donc je me rendais compte en 1990 que j'avais là un sujet tout à fait important sur lequel il fallait absolument que je fasse un roman.

Rétrospectivement, ce roman me paraît plein de colère, plein de mépris, mais aussi ce qui est grave, il y a pas mal de naïveté, pas de la naïveté littéraire, pas politique. À l'époque, quand j'ai commencé à écrire, j'avais vingt ans, je pensais que l'écriture pouvait changer l'opinion des gens.

S'il fallait utiliser des étiquettes, ce serait un roman de gauche et je me suis aperçu qu'aucun lecteur de droite n'a été changé politiquement après la lecture de ce roman.

Les gens me demandent si je voudrais écrire un autre roman comme celui-ci. D'abord ce roman est toujours très apprécié parce qu'il donnait une expression, il donnait une forme à des opinions politiques qui étaient partagées, c'était donc une expression littéraire de sentiments. Donc, on me demande si je vais en écrire un autre dix-sept ans après. Certes, il est dangereux de dire qu'on ne refera plus jamais quelque chose et effectivement je n'aime pas me répéter, ce roman en est un bon exemple, mais je pense néanmoins que le message politique de ce roman, qui était très clair, est toujours valable de nos jours en 2011. Ce message, pour le résumer, c'est qu'un système social basé sur l'intérêt individuel, une telle société n'est pas acceptable. Mais néanmoins, j'ai dit ce que j'avais à dire et je ne suis pas quelqu'un qui tienne à se répéter.

J.-L. F. — Si je reviens à votre roman le plus récent, je dirai que vous avez un cheval de bataille qui me paraît apparaître avec force qui est que le monde moderne, technologique semble avoir écorné notre liberté et notre intimité n'est plus aussi grande qu'elle a été. Est-ce que la technologie ne restreint pas notre intimité individuelle ?

J.C. — Je pense qu'on n'est qu'au début de toutes ces questions qu'on se pose concernant la préservation de l'intimité, la limitation qui est faite aux libertés individuelles. De plus en plus d'écrivains veulent se pencher sur la question. Cette révolution technologique est aussi récente que profonde et dans le dernier roman qui vient d'être publié en France, *La vie très privée de Mr Sim*, je pose cette question qui appréhende les rapports humains et comment ils sont affectés par les nouvelles technologies.

Nous courons tous un grand danger, celui de se retrouver complètement atomisés, obnubilés par notre identité individuelle et d'en oublier comment on doit fonctionner en société. Je ne suis pas du tout contre les nouvelles technologies, elles permettent de nous connecter les uns aux autres et parfois c'est très utile, mais parfois, elles peuvent aussi nous séparer les uns les autres et l'intimité peut devenir difficile. C'est ce paradoxe que j'explore dans mon dernier roman.

J.-L. F. — Quel est dans votre œuvre, le livre que vous nous conseilleriez de lire en premier ?

J.C. — Tout dépend de la personne qui pose la question. Voici un autre paradoxe. Je n'écris pas dans le vide, ma principale motivation dans le roman c'est de donner du plaisir, si ça n'est pas le cas, le roman est un échec. Paradoxalement je ne sais pas qui est ce lecteur car j'ai un lectorat très varié. Donc je vais essayer de faire une réponse très personnelle.

D'abord, je ne me relis pas. Je préfère ne pas penser à des romans que j'ai déjà publiés. Je suis très critique. Ma réponse va donc être très lapidaire ; le roman que je vous recommande : le prochain ! Voilà la réponse que j'aime faire pour gruger les journalistes. Mais d'un autre côté quand je participe à ce genre d'événement, c'est extrêmement flatteur que des gens viennent vous voir parce que des romans déjà publiés ont été de grands moments dans leurs vies. C'est quelque chose de très palpitant pour moi ! Mais effectivement le plus souvent j'essaye de ne pas penser aux romans déjà parus.

Pour résumer, si on passait notre temps à se demander quel serait l'effet d'un roman sur le lecteur, on serait absolument paralysé, terrorisé. Et donc on est parfois très surpris des réactions des lecteurs et

agréablement étonné de ce qu'un lecteur peut trouver dans son propre livre, des choses auxquelles on n'avait pas seulement pensé. J'ai d'ailleurs une anecdote pour illustrer ceci. Hier, un lecteur est venu me voir, je tairai son identité par prudence ; il m'a dit que deux de mes romans avaient absolument bouleversé sa vie. Il m'a dit : « Ces livres m'ont enfin décidé à quitter ma petite amie » et donc j'étais un petit peu embarrassé. En relisant, enfin, en me remémorant ces livres je me suis dit : « ah, oui, d'accord effectivement ». Mais en fait, c'est quelque chose d'assez embarrassant ; à la fois j'essaie de plaire, d'attirer mon lecteur, au sens neutre de lectorat, et en même temps j'essaie de m'en distancier.

J.-L. F. — Concernant le cinéma, il y a plusieurs années, vous êtes venu au Jean Vigo pour une soirée cinéma très spéciale, et nous avons la chance que toute votre œuvre même l'œuvre de non-fiction est traduite en français ; je voudrais savoir ce que représente le cinéma dans votre vie ? Vous avez fait des biographies de réalisateurs, vous avez fait la biographie de B.S. Johnson ; c'est quoi le cinéma ?

J.C. — Je parlerai de l'importance de la télévision plutôt que du cinéma. Il faut se rappeler que je suis né en 1961 et que j'ai grandi avec la télévision. La télé britannique des années 70 est considérée comme l'âge d'or de la série télé. Quand je dis ça à l'étranger on ne me comprend pas. Il faut savoir que les meilleurs réalisateurs britanniques ont commencé à travailler pour la télévision. J'ai donc grandi avec ce média et ça se ressent dans la façon dont j'écris les dialogues. Mais à chaque fois qu'on a essayé d'adapter mes romans au cinéma, leurs adaptations étaient quelque peu ratées. On trouve que mes dialogues sont très cinématographiques mais, à chaque fois, dans le scénario on a réécrit ces dialogues. J'ai donc une oreille pour le langage ordinaire, que j'arrive à retranscrire dans mon écriture.

Mes romans ont des qualités cinématographiques mais, en même temps, ne sont pas du tout cinématographiques, ils sont longs avec des intrigues assez compliquées, des jeux dans le temps, il est souvent question de passés historiques, du passé d'une histoire personnelle. Et ça, je pense que ce sont des choses assez dures à traduire à l'écran. Bien sûr, j'ai essayé d'écrire des scénarios, et je me suis aperçu que c'était une discipline totalement différente.

J'ai une grande admiration pour les bons scénaristes qui savent raconter une histoire compliquée en quelques pages, parce qu'il faut savoir qu'un scénario de film tient en 120 pages. Par exemple dans *Testament à l'anglaise*, il y a quelque chose de très cinématographique, dans le montage, dans les références et le titre, comme dans un certain cinéma anglais des années 40, mais d'un autre côté il y a quelque chose de difficile à retranscrire : l'intrigue assez complexe qui se passe sur quarante ans, un laps de temps difficile à traduire. Donc finalement je pense que mes romans sont assez peu cinématographiques.

Peut-être que dans le cinéma britannique il y a un manque d'espace, de grandeur, une absence de grands paysages. Le cinéma américain est caractérisé par son espace, ses paysages et sa lumière. Peut-être que le cinéma britannique est trop étroit, trop réaliste, pas assez cinématographique.

J.-L. F. — Pour revenir aux poches, est-ce que vous aimeriez être publié directement en poche sans passer par la case grand format ?

J.C. — Oui, l'édition de poche, je suis pour, je la préfère à l'édition reliée, mais malheureusement aucun auteur n'a assez d'arguments et de pouvoir sur son éditeur pour être publié directement en format de poche. Je trouve que l'édition grand format n'est pas vraiment agréable, c'est assez lourd, assez encombrant. Pour moi le choix des éditeurs est assez étrange.

Surtout que les éditeurs sont aujourd'hui menacés par toutes les nouvelles technologies comme les tablettes numériques et le téléchargement. Alors pourquoi ce premier obstacle du livre relié ? Je ne comprends pas vraiment tout cela.

Pour moi, mon premier livre en édition reliée, a été édité en 272 exemplaires, je me souviens parfaitement de ce chiffre tout à fait faramineux, et le livre est resté en librairie pendant un certain temps, et il a disparu avant d'être réédité en édition de poche, ce qui a propulsé véritablement les ventes de ce premier livre.

Public — Il a été dit tout à l'heure que l'inscription de vos romans dans la réalité politique sociale britannique donc devrait beaucoup parler aux Britanniques ; comment se fait-il que, ça a été rappelé, vos livres soient visiblement davantage lus en France que dans votre pays ?

J.C. — Il y a une réponse très simple. Pour les Britanniques, c'est une réalité qu'ils connaissent déjà parfaitement, qui leur est familière alors que pour les Français et les Italiens en particulier, il s'agit d'un bulletin d'informations sur la situation politique et sociale en Grande Bretagne à un moment donné. C'est une photographie d'une certaine réalité sociale et économique.

J.-L. F. — J'avais visionné un reportage sur la télévision anglaise disant que vous étiez tombé amoureux de la voix de la jeune femme qui était dans votre voiture, dans votre Toyota Prius, sur le GPS. Est-ce que c'est fondé ?

J.C. — Oui c'est exactement ce qui arrive au héros de mon roman qui parle donc des relations entre l'homme moderne et la technologie, l'homme au sens opposé à la femme, l'homme qui à mon avis est plus proche, est plus intéressé par la technologie que la femme. Alors, oui, c'est légèrement autobiographique (rire).

Je suis plutôt lent quand il s'agit des nouvelles technologies. Par exemple, mon premier GPS je l'ai depuis 5 ans avec ma voiture, une Prius que j'ai toujours et donc j'ai une anecdote sur cette fascination pour les nouvelles technologies. J'étais avec ma femme et mes enfants au Pays de Galles sur une route assez simple. En fait, on n'avait pas besoin du GPS mais j'aimais bien l'avoir, avoir le plaisir, tout à fait fasciné de voir la carte se dérouler devant mes yeux et cette voix qui me parlait et à un moment, je me souviens, la voix me disait « tourner à droite », « tourner à gauche » et ma femme me parlait en même temps ; j'ai dit à ma femme « tais-toi » (rire) et donc évidemment elle n'était pas très très contente. Donc cette anecdote a fait germer en moi l'idée de ce roman, c'est-à-dire que la voix de ce robot, cette voix synthétique était en fait plus importante pour moi que la voix de ma femme.

Une autre inspiration, une inspiration littéraire, c'est un roman de Flann O'Brien, *The Third policeman*, écrit en 1940. Je ne sais pas s'il a été traduit en français mais c'est un chef-d'œuvre absolu que je vous recommande. Donc, ça raconte l'histoire d'un homme qui est amoureux de sa bicyclette, qui a une relation absolument torride avec sa bicyclette. Alors donc vous aurez compris que ça appartient à la tradition de l'absurde, c'est quelque chose d'assez surréaliste et pourtant l'écriture en même temps est extrêmement précise, extrêmement réaliste et donc je crois que j'aborde dans mon écriture, dans mon travail un nouvel élément, c'est l'absurde. Ce serait la grande différence avec *Testament à l'anglaise*. Maintenant, la réalité que j'observe, je la trouve de plus en plus absurde et en fait, c'est un constat assez inquiétant que je fais, il n'y a plus de changement, plus de rachat possible pour nous. Voilà, j'aborde un virage absurde et irréel dans mes romans.

J.-L. F. — Concernant la littérature française, vous disiez récemment que vous aviez lu le Dictionnaire des idées reçues de Flaubert (qu'il faudrait réactualiser) ; quel est le dernier auteur français que vous avez lu ?

J.C. — *Particules élémentaires* de Michel Houellebecq est le dernier roman en français que j'ai lu.

Pour moi, Houellebecq est un véritable provocateur, c'est un compliment. C'est quelqu'un de tout à fait intéressant. Sinon, bien sûr Flaubert, *le Dictionnaire des idées reçues* et *Bouvard et Pécuchet*. Pour moi, *Bouvard et Pécuchet* est un roman très très moderne. Ces deux personnages, Bouvard et Pécuchet, seraient tout à fait heureux de vivre à notre époque, ils seraient comme des poissons dans l'eau avec Facebook, ils auraient certainement des blogs, ils posteraient des commentaires totalement inintéressants du matin au soir (rire). Et en fait, ce qui est intéressant avec Flaubert et *Bouvard et Pécuchet* c'est que la réalité a fini par rattraper la fiction. Nous vivons à une époque de *Bouvard et Pécuchet*.

En Grande Bretagne, il est honteux de constater que pour un écrivain français, il est très difficile de trouver son lectorat. Il y a très très peu de traduction et les éditeurs sont assez peu aventureux ; même un romancier comme Emmanuel Carrère n'a pas tous ses romans traduits en anglais ; il y en a quelques-uns traduits chez un éditeur qui s'appelle *Serpent's Tail*, c'est un petit éditeur très courageux qui ne publie que des traductions.

Je trouve ce constat tout à fait alarmant parce que les écrivains britanniques et américains n'ont pas à avoir de monopole sur la littérature, il y a déjà un monopole sur la langue, et c'est quelque chose de tout à fait injuste selon moi.

Jonathan Coe : "L'honnêteté, je l'atteins en échafaudant des mensonges"

Propos recueillis par Nathalie Crom, *Télérama*, 10/01/2009 :

<http://www.telerama.fr/livre/jonathan-coe-l-honnetete-je-l-atteins-en-echafaudant-des-mensonges,37779.php>

Depuis "Testament à l'anglaise", ses romans, hilarants, relevaient de la satire politique. Avec "La Pluie, avant qu'elle tombe", le romancier anglais se montre méditatif et grave. Caprice ou signe des temps ?

Le bruit des rues commerçantes du quartier de Chelsea, quatre étages plus bas, ne pénètre pas dans le petit appartement qui lui fait office de bureau. C'est ici, à Londres, que vit et travaille Jonathan Coe, né à Birmingham en 1961, qui publia son premier roman en 1987 et devint célèbre en Grande-Bretagne trois ans plus tard, lorsque parut *Les Nains de la mort*. Notoriété qui gagnera, quelques années plus tard, une ampleur internationale avec *Testament à l'anglaise*, brillante et hilarante satire de l'Angleterre des années 80¹. Les romans ultérieurs de ce grand jeune homme blond et mélancolique, notamment le diptyque composé de *Bienvenue au club* et du *Cercle fermé*, ont entériné cette image d'un écrivain attaché à dépeindre son époque, avec réalisme, perspicacité, drôlerie. Aujourd'hui, avec *La Pluie, avant qu'elle tombe*, superbe et méditatif mélodrame, exclusivement centré sur des figures de femmes, mères et filles se léguant le malheur en héritage de génération en génération, c'est un autre visage de lui-même que montre Coe. Un visage grave.

Votre œuvre romanesque semblait dresser et peaufiner, de livre en livre, un tableau singulier, féroce et très drôle, de la société et de la vie politiques anglaises des années 70 à nos jours. Voici qu'avec *La Pluie, avant qu'elle tombe* vous changez radicalement de registre. Est-ce pour bousculer le lecteur ?

A dire vrai, je ne pense pas au lecteur lorsque j'écris. J'essaie, bien entendu, de faire en sorte que le roman sur lequel je travaille soit distrayant et intéressant pour celui qui le lira, mais cela sans m'interroger précisément, au cours du processus d'écriture, sur qui sera ce lecteur, et sur ce qu'il désire. Ce roman, *La Pluie, avant qu'elle tombe*, j'ai aimé l'écrire, tout simplement. Et je savais, tandis que je l'écrivais, qu'il était important pour moi car très personnel.

Je dois admettre que j'ai commencé à devenir nerveux au moment de la publication en Angleterre. Et je suis vaguement inquiet, à présent, de voir comment il sera reçu en France. Car, en France, mon roman sans doute le plus populaire a été *Testament à l'anglaise*, qui est, de toutes mes fictions, la plus politique. Or ce nouveau roman se situe radicalement aux antipodes de cela. Je peux comprendre que les lecteurs soient surpris par ce changement apparent de registre. En même temps, s'ils font abstraction de la dimension directement politique de mes romans précédents, notamment *Le Cercle fermé*, ils ne peuvent qu'appréhender combien, en profondeur, les thèmes des romans antérieurs et du nouveau sont proches.

Si, de *Testament à l'anglaise*, paru en Angleterre en 1994, au *Cercle fermé*, publié dix ans plus tard, vos livres relèvent de la satire politique, on a pu sentir s'installer peu à peu, dans votre univers romanesque, une gravité, une mélancolie liées à une réflexion sur le temps qui passe, sur les occasions manquées qui ne se présentent pas deux fois...

C'est vrai. Et c'est la raison pour laquelle ce nouveau roman ne devrait pas surprendre tant que cela. *Le Cercle fermé* était certainement un livre plus grave que *Bienvenue au club*, qui lui-même était plus mélancolique que *Testament à l'anglaise*. C'est peut-être la pente naturelle des écrivains, quand ils prennent de l'âge, que de céder à cette mélancolie, de la ressentir avec de plus en plus d'intensité. De façon générale, je pense qu'un individu quel qu'il soit, en atteignant la quarantaine, le milieu de sa vie, a de plus en plus de mal à considérer l'existence et la société comme une plaisanterie - fût-ce une plaisanterie tragique. Ce qui commence à vous frapper, c'est plutôt la tristesse qu'il y a dans la façon dont les choses tournent, dans les ratages, les erreurs commises qu'on ne peut pas toujours réparer...

Est-ce à dire que vous en avez terminé avec la comédie et la veine politique ? Que vous avez tourné la page ?

En fait, je varie beaucoup sur ce que je veux faire. Quand j'ai achevé *Le Cercle fermé*, il y a cinq ans, j'avais le sentiment puissant, et même impatient, que je ne voulais plus écrire de roman politique ou comique. Donc j'ai écrit ce roman, *La Pluie, avant qu'elle tombe*, qui n'est effectivement ni comique ni politique. Et maintenant, je prends une autre direction, une fois encore. Et il se trouve que, contrairement à mes plans, ce roman que j'écris a une coloration de plus en plus politique, qui n'était pas du tout prévue au départ. Et en plus, c'est de nouveau une comédie ! Je crois que ce que j'ai surtout appris, avec les années, c'est de ne pas claironner trop vite, ni trop bruyamment, le genre de livre que je vais écrire car, trois ans plus tard, il s'avère que le roman achevé ne ressemble jamais vraiment à ce que j'avais annoncé...

"J'ai très peur de m'ennuyer en écrivant toujours le même genre de livres."

En enchaînant pendant plus de dix ans les comédies satiriques sur l'Angleterre contemporaine, avez-vous craint parfois de vous répéter ?

J'ai très peur de cela. Très peur de m'ennuyer, en écrivant toujours le même genre de livres. En l'occurrence, des romans à la construction complexe, avec une intrigue sophistiquée, un décor social très détaillé, une multiplicité

¹ Les romans de Jonathan Coe sont traduits aux éditions Gallimard.

de personnages liés les uns aux autres par un écheveau dense de relations. Quand j'ai senti, de façon très prégnante, que je devais tenter d'écrire autre chose, j'ai voulu que ce soit radicalement différent - mais que ce soit aussi un genre de livre que, en tant que lecteur, j'aime énormément. A savoir : un roman court, presque une nouvelle - ce qu'en anglais on appelle une **novella** -, qui ne tire pas sa puissance de la complexité mais, au contraire, de la simplicité, de l'épure. Je voulais savoir si j'étais capable d'écrire un roman de ce genre. Capable aussi de donner la parole à une femme.

Vus de France, vos romans précédents semblaient vous inscrire dans une tradition littéraire très anglaise, réaliste et satirique, disons dans le lignage de Dickens, d'Evelyn Waugh ; celui-ci semble très anglais aussi, mais lié à une autre tradition, plus féminine, plus intimiste...

Je suis toujours heureux d'être considéré comme un romancier typiquement anglais, mais je reste curieux de savoir ce que cela signifie... Cela dit, il est vrai qu'avec ce roman je m'acquitte d'une dette très forte envers la romancière Rosamond Lehmann (1901-1990) – ce n'est pas par hasard que ma narratrice se prénomme Rosamond. J'ai découvert ses livres² à la fin des années 80, à une époque où mes romanciers de chevet étaient presque exclusivement des hommes. Une amie m'a donné un exemplaire de **Poussière**, et j'ai découvert une façon d'écrire qui m'était complètement inconnue. Il y avait quelque chose d'éminemment féminin dans ce livre, dans cette prose - quelque chose qui tient bien moins aux histoires et aux thèmes de Rosamond Lehmann qu'à sa façon même d'écrire, de construire ses phrases, de les faire respirer. Il y avait aussi, dans ses romans tels que je les lisais, une certaine qualité mélancolique, tenant au fait qu'elle s'attachait à décrire une société bourgeoise de l'entre-deux-guerres qui a depuis lors disparu. Depuis cette lecture, j'ai toujours voulu savoir si je pouvais écrire de cette façon. A l'époque, c'était impossible, car d'autres influences me travaillaient, d'autres livres à écrire me sollicitaient. Finalement, quand ces romans-là ont été écrits, le moment était venu d'essayer.

“C'est à travers les photos que nous nous racontons des histoires à propos de nous-mêmes, de notre ascendance, de notre généalogie.”

Le projet romanesque de *La Pluie, avant qu'elle tombe* n'est pas d'écrire un pastiche ou de réaliser une copie d'un roman des années 30. Comment l'idée de la forme, cette succession de descriptions de photographies de famille, prononcées par la seule voix de la narratrice, vous est-elle venue ?

Il fallait, évidemment, trouver une forme moderne. Le support des vingt photographies de famille, qui servent à la narratrice à développer en vingt chapitres le récit qu'elle veut raconter, m'est venu très naturellement. J'ai deux petites filles qui adorent qu'on leur raconte des histoires de famille. Ce qui me surprend parfois. Lorsque nous allons voir mes parents, leurs grands-parents, donc, dans les Midlands, nous regardons très souvent les albums de photos, et j'essaie de leur expliquer qui sont les gens sur les clichés, quels sont les lieux que l'on voit, à qui sont les maisons, pourquoi les gens sont rassemblés sur telle photo, telle autre, s'il s'agit d'un mariage, d'un anniversaire ou d'un enterrement... Et ces photos deviennent ainsi le support naturel et évident du récit familial. D'autant plus que ma famille dispose de très peu d'autres documents, lettres ou journaux intimes. Il n'y a que les photographies, et c'est à travers elles que nous nous racontons des histoires à propos de nous-mêmes, de notre ascendance, de notre généalogie. Même aujourd'hui, alors que la technique a évolué et que je dispose de nombreuses heures de vidéos de mes filles lorsqu'elles étaient très petites, je m'aperçois que nous ne les regardons que très peu. Nous continuons à trouver davantage de sens à regarder des photographies de ces mêmes instants parce que c'est une activité plus créative : à partir de l'image fixe, vous pouvez reconstruire le passé, imaginer et vous souvenir en même temps, dans un même mouvement. C'est un processus plus satisfaisant que de regarder une vidéo qui semble a priori vous en dire davantage, alors qu'au fond elle vous en dit moins. Il y a quelque chose de sacré, ou presque, dans la façon dont les familles considèrent et conservent leurs photos, dont nous les rangeons soigneusement dans des albums pour les visiter régulièrement.

En même temps, chacune des photos que commente la narratrice de votre roman a besoin du discours qui l'accompagne – car une image est susceptible, sans cela, d'être mal interprétée, voire de mentir... Une photo, seule, dit-elle quelque chose ?

Une image peut dire le contraire de ce dont elle témoigne en réalité, c'est vrai, mais chacun a pu aussi faire l'expérience qu'une seule photographie peut permettre d'en apprendre davantage sur une personne qui vous est proche et que vous croyez bien connaître. Il suffit d'une expression sur un visage, attrapée en une fraction de seconde par l'appareil, et vous en saurez autant sinon plus qu'après des heures de discussion avec la personne. Les photographies ont cette capacité, ce pouvoir : elles capturent des moments éphémères mais parfois incroyablement chargés de sens. La narratrice de ***La Pluie, avant qu'elle tombe*** égrène des instants de ce type. Cela dit, dans tous mes romans existe cette conviction que le sens réel d'une relation entre deux personnes, peut-être même le sens d'une vie, peut se cristalliser sur un moment furtif, une image.

“Les découvertes les plus importantes que l'on fait, celles qui sont décisives et marquent toute une vie, se produisent lorsqu'on a entre 20 et 30 ans.”

² De Rosamond Lehmann, les éditions Phébus ont réédité récemment “*Poussière*”, avec une préface de Jonathan Coe, et “*Le Jour enseveli*”.

Un de vos livres est, pour le lecteur français, une énigme, alors que vous le revendiquez comme essentiel : il s'agit d'une biographie de l'écrivain B.S. Johnson³. Pourquoi cet ouvrage, cet auteur comptent-ils tellement pour vous ?

Les découvertes les plus importantes que l'on fait, en tant que lecteur, mais aussi en matière musicale ou cinématographique, celles qui sont décisives et marquent toute une vie, se produisent lorsqu'on a entre 20 et 30 ans. Quand je regarde en arrière ces années-là, je m'aperçois qu'en l'espace de quatre ou cinq ans tout ce qui devait importer pour moi plus tard s'est décidé. Même si je ne m'en suis pas rendu compte sur le moment.

Peu de temps avant ma découverte de Rosamond Lehmann, un autre de mes amis m'a mis entre les mains un exemplaire d'un roman de B.S. Johnson (1933-1973). Il se trouve que sur la quatrième de couverture se trouvait une citation de Beckett, que je lisais alors avec avidité. J'ai donc découvert un roman expérimental, très audacieux d'un point de vue esthétique, et aussi très engagé, très noir et mélancolique - et, à travers ce livre, un écrivain qui m'a semblé d'emblée profondément honnête et brave. J'ai appris ensuite qu'il s'était suicidé onze ans plus tôt, qu'il avait écrit en tout sept livres dont six avaient disparu, jamais réimprimés. J'aime les mystères plus que tout, et il y avait là une énigme à approfondir. Je suis ainsi parvenu à dénicher les livres de B.S. Johnson qui n'étaient plus disponibles.

Sa philosophie d'écrivain était qu'écrire des histoires équivalait à mentir, donc il ne s'autorisait pas la fiction, rédigeait des textes autobiographiques, des mémoires - sa vie et son œuvre étaient étroitement liées. Cette biographie de lui est devenue, pour moi, un livre très personnel et intime sur l'écriture, ses motivations et ses limites. B.S. Johnson était un homme malheureux ; il écrivait, je crois, pour essayer de calmer une douleur. Mais l'écriture ne l'a pas guéri, il s'est suicidé.

A travers lui, qu'avez-vous appris sur vous-même ?

J'ai appris à ne pas trop espérer des livres - des miens en particulier, et des livres en général. La littérature ne peut pas guérir les maux dont souffre une société, elle ne peut pas guérir non plus ceux de l'individu. Il faut connaître ces limites, en avoir conscience. La vie réelle est plus importante que les livres : c'est ma philosophie, je pense que ça l'a toujours été, mais écrire ce livre a clarifié ma vision de ces choses.

Vous parliez, à propos de Johnson, d'un écrivain « honnête et brave ». Que sont l'honnêteté, la bravoure, pour un romancier ?

Ce que je fais est très différent de B.S. Johnson, je n'ai jamais écrit d'autobiographie, je ne peux que difficilement m'imaginer me lancer dans un exercice de ce genre. Écrire de la fiction, c'est une façon plus confortable de dire la vérité. B.S. Johnson y allait de front, en mettant sa vie sur le papier. Je n'ai pas le courage, je crois, d'affronter un tel risque de me décevoir moi-même. Mon honnêteté à moi est liée à une façon oblique de considérer les choses. Disons que, l'honnêteté, je l'atteins en échafaudant des mensonges. Le pacte qui existe entre le lecteur et le romancier est basé sur ce fait que rien n'est vrai - et c'est paradoxalement très libérateur pour dire la vérité.

"J'écris pour surprendre. Spécialement ici, chez moi, en Grande-Bretagne."

Comme auteur, vous vous sentez autorisé à écrire des ouvrages très différents ? Comme lecteur, à en lire ?

Duke Ellington disait : il y a deux sortes de musique, la bonne et la mauvaise. J'ai longtemps trouvé cette affirmation simpliste, jusqu'au jour où j'ai réalisé que c'était très vrai. Il y a de la bonne littérature réaliste, de la bonne littérature expérimentale, de la bonne littérature d'aventures, et même de la bonne littérature sentimentale ! Et je ne crois pas qu'on soit obligé de se limiter à lire une catégorie d'ouvrages, se privant des autres.

J'écris pour surprendre. Spécialement ici, chez moi, en Grande-Bretagne, où, lorsqu'on prononce mon nom, la réaction est très souvent : « **Coe ? Ah oui, l'auteur satiriste !** » Il arrive un moment où on se sent un peu à l'étroit dans ces définitions.

Rosamond Lehmann, B.S. Johnson : vos écrivains de chevet ne sont pas les plus célèbres du panthéon littéraire britannique...

C'est étrange mais c'est ainsi : les écrivains mineurs comptent davantage pour moi que les très grands auteurs. Probablement parce que je suis un écrivain mineur moi-même... J'ai plus d'intimité avec eux. On peut admirer un immense écrivain tout en restant très extérieur à son univers. Avec les écrivains mineurs, comme Rosamond Lehmann, B.S. Johnson ou encore Laurence Sterne, l'affinité qu'on éprouve est comme l'harmonie qui existe entre deux personnes : la relation est plus proche, plus confiante - cela me convient.

La Pluie, avant qu'elle tombe, traduit de l'anglais par Jamila et Serge Chauvin, éd. Gallimard, 250 p., 19,50 €.

³ La biographie de B.S. Johnson par Jonathan Coe, *"Like a fiery elephant : the story of B.S. Johnson"*, paraîtra en français chez Quidam Editeur, qui a déjà publié, de cet écrivain, *"Chalut"*, *"R.A.S. infirmière-chef"* et *"Christie Malry règle ses comptes"*. Quidam Editeur publie en janvier 2010 *"Albert Angelo"*.

Jonathan Coe : "Faire drôle est une sacrée paire de manches", LE MONDE DES LIVRES | 27/01/2011, propos recueillis par Florence Noiville : http://www.lemonde.fr/livres/article/2011/01/27/jonathan-coe-faire-drole-est-une-sacree-paire-de-manches_1471252_3260.html#5b3QZxVOjc0fe4Kk.99

Il aime le rock, James Stewart et les romans expérimentaux de B. S. Johnson (*Histoire d'un éléphant fougueux*, Quidam, 2010). Il a disséqué les années Thatcher et Blair (*Testament à l'anglaise*, *Bienvenue au club*, *Le Cercle fermé*, Gallimard, 1995, 2003 et 2006) et s'est imposé comme l'un des satiristes les plus virulents mais aussi les plus drôles de la société britannique. Aujourd'hui, fatigué de politique et toujours en quête de réinvention, il nous offre, avec *La Vie très privée de Mr Sim*, un bijou d'ironie et d'intelligence sur les leurres de la modernité, la nostalgie du temps qui fuit et les ratages de la communication. Rencontre à Londres avec l'écrivain Jonathan Coe.

Comment ce roman, "La Vie très privée de Mr Sim", a-t-il été reçu en Grande-Bretagne ?

Pour tout vous dire, ça n'a pas été un succès fracassant. En Angleterre, tout le monde attend de moi que j'écrive un nouveau *Testament à l'anglaise*. C'est fatigant. Et puis ce serait absurde car la situation politique n'a guère changé. La morale simple de *Testament à l'anglaise*, c'est qu'une société dont le seul objectif est la maximisation du profit court un grave danger. Cette idée est toujours vraie. Inutile de la répéter. Depuis *La Pluie avant qu'elle tombe* (Gallimard, 2009) j'explore donc d'autres territoires. Mais les critiques britanniques n'aiment guère être surpris. Heureusement que mon public étranger est plus ouvert !

Excluez-vous de revenir un jour à la veine économique-politique ? La crise ne serait-elle pas l'occasion de pousser plus loin votre analyse du néo-capitalisme ?

Voyez ce quartier de Londres : les gens sortent, font les soldes, dépensent des fortunes au restaurant... On n'a rien vu encore des effets de cette crise. J'attends que sa "morsure" soit réellement palpable. Alors, peut-être, je peindrai ses conséquences profondes. En attendant, je suis revenu à mes premières amours - psychologie et émotions. Avant d'être publié, j'avais écrit deux romans qui ne verront jamais le jour, mais qui déjà creusaient ce sillon. J'ai bouclé la boucle, en somme, ce qui ne m'empêche pas, dans ce livre, de décrire en filigrane un pays en plein déclin gangrené par la finance.

Parlez-nous de votre personnage principal, Maxwell Sim...

Il n'a vraiment rien d'exceptionnel. C'est un type moyen, banal, terriblement quelconque. Mais, pour un écrivain, c'est justement là le défi : donner de l'épaisseur à un type qui n'en a pas. Faire en sorte que le lecteur se sente proche d'un être terne. Quand j'y pense, c'est peut-être toute la signification de mon œuvre : faire surgir de l'ordinaire la beauté et la poésie...

Est-ce pour cela qu'il porte un nom de carte à puce ?

Après la sortie du livre, j'ai appris que Sim renvoyait aussi à un jeu vidéo consistant à gérer une ville virtuelle. Je m'en réjouis, mais c'est une coïncidence totale. Je voulais simplement un nom qui, évoquant les nouvelles technologies de la communication, prélude à la question centrale du roman : comment ces techniques modifient-elles les relations entre les individus ? Eh bien - sans vouloir déflorer la fin de l'histoire, qui nous ramène d'ailleurs à son début -, je peux dire maintenant qu'elles ne les modifient en rien. En tout cas en rien de fondamental.

Il y a pourtant ce passage où Sim se crée une fausse identité pour parler avec son ex-femme sur Internet, et constate avec effroi qu'elle aime davantage son double inventé que lui-même...

Le problème de Sim, c'est qu'il ne lit pas. Je le (lui) répète tout au long du livre : s'il lisait, la notion de réalité virtuelle lui serait familière. Ce que je veux dire, c'est que nous ne devrions pas nous alarmer de cette vie dématérialisée dans laquelle nous baignons. Après tout, le principe n'est en rien nouveau. L'écrivain que je suis est parfois plus proche de ses personnages que de ses "proches" justement. Le seul danger, c'est l'addiction. Mais cela non plus n'est pas neuf. Je me rappelle ma grand-mère dévorant les volumes de la célèbre collection sentimentale "Mills & Boon" : elle pouvait en consommer jusqu'à trois ou quatre par semaine. Elle était aussi droguée de lecture que je le suis d'écriture. Actuellement, cela fait dix-huit mois que je n'écris pas et cela me rend fou d'être redevenu "normal". C'est dire à quel point je suis accro !

Vous faites alterner le récit de Sim avec l'histoire vraie de Donald Crowhurst, cet homme d'affaires passionné de voile et mort en mer à la fin des années 1960. Pourquoi ce choix ?

Crowhurst souhaitait gagner le prix de cette course pour sauver son entreprise en difficulté. En réalité, il a rapidement rencontré des difficultés et abandonné secrètement la course. Mais il continuait à transmettre de fausses positions pour faire croire qu'il effectuait réellement le tour du monde prévu. Seul sur son bateau, il avait choisi de mentir au monde entier. Cette histoire est aussi une histoire de réalité virtuelle : comment les hommes peuvent se mentir à eux-mêmes et comment ils se réfugient dans des fictions pour se protéger du monde. Crowhurst est à lui seul une allégorie de la condition humaine. Ce qu'il fait, nous le faisons tous. Sauf que lui porte cet art à une échelle épique !

Ce roman est finalement le plus désespéré et le plus drôle que vous ayez écrit. Est-ce aussi votre impression ?

Difficile à dire. Ce que je peux vous assurer, en revanche, c'est combien je me suis arraché les cheveux. Faire drôle est une sacrée paire de manches. C'est comme écrire sur des personnages ternes ! En relisant mes propres plaisanteries, je finissais assez rapidement par ne plus voir du tout ce qu'elles avaient de comique. Je me souviens de Billy Wilder racontant à quel point *Certains l'aiment chaud* avait été pour lui un cauchemar. Tandis que *Sunset Boulevard*, beaucoup plus sombre, avait justement été, comme son nom l'indique, un boulevard.

Jonathan Coe : "Londres est en proie à l'obsession du nouveau", propos recueillis par Jean-Michel Demetz, *L'Express*, 07/04/2011 : http://www.lexpress.fr/tendances/voyage/jonathan-coe-londres-est-en-proie-a-l-obsession-du-nouveau_980460.html

C'est dans un petit studio de Chelsea, l'ancien quartier des artistes de Londres, que Jonathan Coe s'est installé, il y a vingt-deux ans, et qu'il travaille. Cet écrivain ancré à gauche s'est inscrit dans la veine du roman social critique, qui s'est épanouie, outre-Manche, en réaction à la révolution thatchérienne.

Londres, où vous vivez, est-elle une source d'inspiration pour l'écriture de vos romans ?

Nombre de romanciers britanniques vivent dans cette ville, peut-être huit sur dix. Aussi la tentation est forte de croire que Londres est le centre de l'univers ou même du Royaume-Uni. C'est à dessein, dans mon dernier roman, *La Vie très privée de Mr Sim*, que le héros vit à l'extérieur de la capitale, même s'il y fait des incursions. Cela dit, il est incontestable que Londres donne le pouls de la nation. J'étais à New York récemment. Je me souvenais de cette ville comme de la plus frénétique et la plus débordante d'énergie de l'Occident. Cette fois-ci, au contraire, la vie au quotidien m'y a paru plus relax, plus paisible. Je suis rentré en Grande-Bretagne avec l'impression renforcée que Londres est l'endroit où tout va plus vite : parmi toutes les villes que je connais, c'est la plus agressivement ouverte à la concurrence.

Hier, c'était New York, aujourd'hui, c'est Londres qui attire l'argent du monde et les jeunes ambitieux des pays émergents comme de l'Europe. Pourquoi ?

C'est vrai. Cela tient au rôle de la City et à l'importance du secteur financier dans l'économie nationale. Cela reflète aussi la place de la finance dans l'économie mondialisée. Londres est la salle des machines du capitalisme mondial avec toute l'énergie que cela suppose mais aussi les victimes qui en résultent.

C'est un spectacle fascinant pour un écrivain, non ?

Oui, à condition de ne pas confondre la machinerie avec l'ensemble du bâtiment ; l'énergie et la richesse créées à Londres n'irriguent pas le reste du territoire. L'argent reste aux mains d'un petit groupe d'individus. A Birmingham, à Manchester, à Bristol, l'activité est au ralenti. Pour comprendre l'état réel du pays, il faut lire la presse régionale qui, seule, évoque les fermetures de bibliothèques et les restrictions budgétaires dans les hôpitaux. C'est le grand paradoxe : Londres continue de générer frénétiquement de l'argent, sans que l'on sache où il va.

En lisant *Testament à l'anglaise*, paru il y a un peu plus de quinze ans, on ressent déjà cette énergie qui évoque le Paris balzacien livré aux appétits des ambitions. C'est un filon merveilleux, cette énergie, pour un romancier, non ?

Oui, sans doute. D'ailleurs, à partir des années 1980, la fiction britannique trouve une nouvelle source d'enrichissement avec la parution des *Enfants de minuit*, de Salman Rushdie, puis celle de *Money, Money*, de Martin Amis, enfin celle de mon *Testament à l'anglaise*, qui explore les bas-fonds d'un capitalisme débridé. Ce que j'ai écrit à l'époque raconte encore la réalité d'aujourd'hui. Je n'éprouve pas le besoin d'y revenir. Il y a une continuité entre l'ère Thatcher, le New Labour de Tony Blair et le Conservative Party de David Cameron. Plus personne ne comprend vraiment la différence entre droite et gauche. Ceux qui ont souffert du boom économique ne sont pas représentés. Sur un point, cependant, l'actuel gouvernement est particulier : c'est celui de l'origine sociale de ses principaux membres. A les voir, je me demande si nous n'avons pas emprunté une machine à remonter le temps et si nous ne sommes pas revenus dans les années 1950, à l'époque où la déférence s'imposait vis-à-vis des classes supérieures, la *upper class*. Si je devais écrire aujourd'hui sur la Grande-Bretagne, ce serait le thème que je développerais.

Même si le Premier ministre revendique son appartenance à la classe moyenne et que le futur héritier du trône épouse une roturière ?

David Cameron n'appartient pas à la classe moyenne. Il est passé par Eton [NDLR : l'école privée la plus élitiste du royaume]. Nous avons cru que le système de classes avait disparu avec Margaret Thatcher et John Major, issu de la classe ouvrière. Mais, aujourd'hui, nous voyons revenir ce petit club très fermé à la tête du pouvoir. C'est bien la preuve que les structures hiérarchiques et rigides de la société britannique, qui trouvent leurs points d'appui dans le système éducatif, n'ont pas été démantelées.

Dans *Testament à l'anglaise*, toujours, Thomas, le banquier, évoque "un système financier de plus en plus virtuel", "un château de sable" bâti sur "des intérêts, échanges, options" déconnectés de la réalité. C'est ce qu'on a vu éclater à la City en 2008... Comment avez-vous anticipé cette fragilité ?

Au moment d'écrire ce livre, je découvrais une réalité dont je n'avais nulle connaissance. Construire toute une économie sur quelque chose d'aussi peu tangible me semblait littéralement extraordinaire ! C'est, je suppose, l'avantage d'être candide.

Le regard que vous posez sur vos compatriotes n'est-il pas systématiquement critique ?

Son travail exige du romancier un regard critique sur la société. Si l'on pense que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, alors il n'est nul besoin d'écrire un roman et de forger une réalité alternative. Un romancier n'est pas toujours en colère, mais il est toujours mal à l'aise avec le monde qui l'entoure.

La Vie très privée de Mr Sim est écrit autour de cette idée très anglaise de la privacy, qui ne se réduit pas au respect de la vie privée. Comment la définiriez-vous ?

Le Britannique aime garder son quant-à-soi. Maintenir sa *privacy*, c'est partager avec les autres uniquement les aspects de soi-même que l'on veut bien partager. C'est très important dans la psyché britannique : il faut protéger avec un soin extrême son espace personnel et maintenir une forte barrière invisible autour de soi. J'ai trouvé fascinant que tous mes éditeurs étrangers aient été embarrassés par la traduction du terme. Je pensais que tout le monde partageait ce concept.

Dans ce roman, vous vous arrêtez sur la panique généralisée du public lors de la crise financière...

Londres est un centre impitoyable du capitalisme, dont le moteur est la peur. La peur d'échouer, la peur de ne pas apparaître aussi brillant et aussi heureux que les autres. C'est une ville qui fonctionne avec cette espèce d'électricité qui fait que l'on regarde en permanence par-dessus son épaule par crainte de ne pas être à la hauteur de tous ces concurrents qui vous entourent. Regardez le matin tous ces Londoniens qui vont travailler à vélo parce qu'on va plus vite en pédalant qu'en conduisant. Portable vissé à l'oreille, ils déboulent à toute allure. Ils sont vêtus de combinaisons en Lycra. On se croirait au Tour de France. Dès 8 heures, le stress est palpable. C'est ce qui réveille Londres chaque matin. Plus personne ne prend le temps de s'arrêter pour penser. Au total, bien sûr, cela produit une énergie incroyable, mais pas le bonheur.

Pourquoi rester, dans ce cas ?

Oh, je serais prêt à quitter Londres dès maintenant mais ma famille aime vivre ici. Les miens ne manquent pas de cette énergie qui me fait défaut. Après vingt-cinq ans ici, je me sens toujours un étranger. Londres est une source fantastique d'inspiration pour un romancier mais ce n'est pas un bon endroit pour écrire. Il y manque de l'espace pour la contemplation. Or un roman exige de la contemplation. A un moment, il faut prendre du recul, changer de perspective, trouver le calme. Pour écrire, surtout au moment de commencer un livre, il me faut quitter Londres.

Quel regard portez-vous sur la restructuration en cours de l'Est londonien, accélérée par la préparation des Jeux olympiques ?

Dans les années 1990, le vieil East End, près des docks, a été complètement chamboulé par l'afflux d'argent. Les communautés issues de la classe ouvrière, qui lui donnaient une personnalité si particulière, ont été balayées par le capitalisme triomphant. L'homogénéité s'y est imposée. Les grandes chaînes de magasins y ont installé leurs enseignes. J'imagine que c'est le sort qui guette le quartier du village olympique.

Mais la mondialisation n'est pas toujours synonyme d'homogénéisation. Londres compte aujourd'hui des quartiers ethniques...

Oui, c'est aujourd'hui une ville multiculturelle et il ne faut probablement pas céder à la nostalgie. Cette diversité est proprement excitante et elle me manque quand je suis à la campagne, dans des régions restées ethniquement homogènes.

Comment comparez-vous Paris et Londres ?

Ce n'est pas propre à Paris, mais je suis frappé de voir que les Parisiens ont un rapport plus étroit avec l'histoire de leur ville que les Londoniens. Ce qui fait le caractère historique de Londres est tangible, mais il est déjà emballé et prêt à être vendu aux touristes. En réalité, Londres est en proie à la "néophilie", l'obsession du nouveau. Je le vois avec mes filles adolescentes : dès que quelque chose existe sur le marché depuis trois ou quatre mois - média, mode, technologie... - ça ne les intéresse plus. On réinvente tout si vite qu'il n'y a plus de sentiment de connexion organique avec l'Histoire.

Quand on vient de Paris, on est frappé par la laideur de nombreuses constructions, en particulier sur les rives de la Tamise...

Deux raisons à cela. D'abord, les Britanniques, à la différence des Français et des Italiens, n'ont pas de sentiment esthétique en matière d'architecture. Ils ne remarquent pas ce genre de choses. Cela tient à l'obsession de l'espace privé : on ne regarde pas au-delà d'un horizon très limité. Il y a ensuite ce sentiment d'impuissance face à des décisions qui paraissent prises par un petit cercle.

Vous n'avez jamais écrit de roman policier, même si votre œuvre emprunte au genre policier...

Je ne saurais pas faire. Mais c'est vrai que la nature labyrinthique et fragmentée de Londres se prête à ce type d'intrigues. Dickens adorait arpenter les rues la nuit en notant chaque détail. C'est une ville de mystères et de secrets, surtout en ce qui concerne ses élites.

Avec, en son centre, Buckingham Palace, l'endroit de tous les secrets. C'est un lieu qui ne vous inspire pas ?

Non. La famille royale n'excite pas l'imagination des écrivains. Peut-être parce que ses secrets y sont trop bien gardés ou qu'ils manquent de noblesse. Peut-être parce que, comme moi, l'on considère l'activité de la famille royale comme un reality-show télévisé sans lien intrinsèque avec le pays réel.

Le 29 avril 2011, jour du mariage princier, vous ne regarderez pas la cérémonie à la télévision, donc ?

Mes filles seront à l'étranger. Ça les bouleverse : elles ont l'impression de rater le plus grand événement de l'année. C'est drôle. Tout le monde autour de moi se souvient avec un luxe de détails de ce qu'il faisait le jour du mariage de Charles...

Sur une île déserte, Jonathan Coe emporterait..., par Julien Bisson, *Lire*, 06/05/2011
http://www.lexpress.fr/culture/livre/sur-une-ile-deserte-jonathan-coe-emporterait_987766.html

Jonathan Coe emporterait *Histoire de Tom Jones, enfant trouvé* de Henry Fielding, *Le troisième policier* de Flann O'Brien et *Poussière* de Rosamond Lehmann.

Ma première réaction serait de prendre le lecteur Kindle d'Amazon, avec ses dix mille livres de capacité ! Mais le risque serait que la batterie s'épuise vite, auquel cas je serais soulagé de trouver près de moi de vrais livres de papier - à commencer par l'***Histoire de Tom Jones, enfant trouvé*** de Henry Fielding, l'un des plus anciens mais surtout l'un des meilleurs romans anglais. C'est simple, il possède tous les éléments que j'essaie de réunir dans mes propres livres ! C'est à la fois drôle, chaleureux, satirique, voire parfois même expérimental, bien que l'intrigue et les personnages soient si forts qu'on ne s'en rend pas forcément compte. **Tom Jones** reste pour moi un roman idéal, une perfection qu'il me reste encore à atteindre.

J'emporterais ensuite un roman sans doute moins connu, ***Le troisième policier*** de l'auteur irlandais Flann O'Brien. Ce serait difficile de résumer l'intrigue de ce roman fantastique et volontiers parodique. Mais j'aime son côté merveilleusement absurde, à la fois hilarant et foncièrement pessimiste. Enfin, je garderais près de moi un livre de Rosamond Lehmann, l'un de mes auteurs préférés. Cette proche du Bloomsbury Group et de Virginia Woolf a vécu et écrit tout au long du siècle passé, à raison d'un livre tous les quatre ou cinq ans. Et celui que je préfère est son premier, ***Poussière***, un roman initiatique qui choqua ses contemporains par son évocation sans fard du lesbianisme. J'aurais bien besoin d'elle pour avoir un peu de compagnie féminine sur mon île..."

"La guitare de Jonathan Coe", par Marie Godfrain, *M Le magazine du Monde*, 14/11/2015

Dans "Testament à l'anglaise", l'écrivain nous faisait découvrir la société britannique contemporaine. Son dernier ouvrage, "Notes marginales et bénéfiques du doute", réunit vingt ans d'articles, de conférences, de préfaces... Comme un voyage sensible à travers la culture d'outre-manche. Un recueil écrit entre deux accords de guitare, instrument qui le suit depuis son adolescence et qu'il branche partout.



Je ne sais plus exactement quand j'ai acheté cette guitare. Ce devait être en 1974, dans un magasin d'instruments de Birmingham. Ce dont je me souviens, c'est qu'elle coûtait seulement 15 livres [environ 21 euros, NDLR]. J'avais 13 ans et c'était la seule que je pouvais m'offrir. Comme je n'avais pas d'ampli, je la branchais sur la chaîne hi-fi de mes parents. Je ne connaissais rien à la musique, je l'avais achetée car j'aimais sa couleur (qui demeure l'une des choses que je préfère chez elle). Comme beaucoup de mes collègues, j'écris de manière très sporadique. Quelques mots, parfois une phrase entière, jusqu'à ce que les mots suivants arrivent. Alors entre-temps, je gratte quelques accords ou j'improvise une mélodie.

Cela fait partie de mon processus, les mots sortent plus facilement. Pour être honnête, le son qu'elle produit n'est pas génial, notamment parce que je n'ai pas changé ses cordes depuis des années. Mais comme je ne suis pas un très bon guitariste, ce n'est pas bien grave. Désormais, je peux la brancher sur mon ordinateur et ajouter des effets, ce qui améliore le son. J'ai une autre guitare, bien meilleure, qu'un ami me prête de manière permanente et que j'utilise pour mes enregistrements, mais je n'éprouve pas pour elle le même attachement, bien sûr.

Ce que j'apprécie, outre sa couleur, c'est son poids, la sensation ferme sur ma cuisse lorsque j'en joue. Mais je l'aime d'abord parce qu'elle m'apporte une continuité, elle me relie de façon tangible à l'adolescent que j'étais à 13 ans. Elle me rappelle les disques que j'achetais à l'époque, la musique que j'essayais de faire et les livres que je commençais à écrire.

Quand j'ai acheté cette guitare, j'avais déjà deux ou trois romans juvéniles, planqués dans le tiroir du bas de mon bureau. Progressivement, j'ai perdu ou jeté la plupart des choses qui me reliaient à mon adolescence. Par exemple, je n'ai presque aucune photo de cette époque. Avec le temps qui passe, cette guitare n'en devient que plus précieuse.